

Hussein al-Wad

The City's Scents (working title)

روائح المدينة

Translation by Aymen Gharbi (French)

LES ODEURS DE LA VILLE

Ma ville – les habitants des régions avoisinantes, jaloux, trouvent ce terme exagéré, et prétendent qu'il s'agit plutôt d'un village comme ceux qu'ils habitent – a des odeurs fabuleusement étranges et surprenantes.

Des odeurs qui se diffusent, s'exhalent, se répandent, se bonifient, se déploient, s'épanchent, se promènent, se dandinent, s'illuminent, s'embellissent, serpentent, surabondent, s'exaltent, s'enflamment, s'amuse, se pavanent, s'échauffent, et submergent la terre, l'espace et le ciel de tous côtés. Le matin, l'après-midi et le soir, ces odeurs sont tour à tour joyeuses, affligées, colériques, renfrognées, joueuses, enjouées, fougueuses, enflammées, paresseuses, moroses, coquettes, rieuses, rebelles, frondeuses, gaies, arrogantes, tapageuses, festives, euphoriques. La nuit, cette ville qui dérange tant nos voisins, exhale des fragrances de musc, de jasmin d'Arabie, de rose, de girofle, de narcisse, de violette, de safran, de poivre, de bois d'aloès, d'encens, d'ambre, d'anthémis, de lys, d'iris, de myrte, et de toute chose parfumée, suave, prodigieuse, succulente, capiteuse. De sorte que ses habitants jurent leurs grands dieux que nulle parole ne peut traduire ces odeurs. [...]

7

Je me tairai car il serait indécent d'évoquer les autres odeurs qui se dégagent de ma ville, et qui empuantissent ses maisons : ordures, eaux stagnantes et putrides où se diluent les détritrus, déchets ménagers, déjections humaines et animales, cadavres de souris, de rats, de chiens, de chats, de lapins et de poules, jetés loin des maisons, dans ces rigoles parcourant les rues comme des plaies. Bien avant que notre ville soit une ville, et même après qu'elle l'est devenue, c'est-à-dire jusqu'aux premières années de l'État indépendant et souverain, sa terre n'abritait pas de ces canaux en ciment, en chaux ou même en plastique, enfouis sous les rues et servant à évacuer les eaux usées.

Les rues sinueuses et les ruelles de nos cinq quartiers se penchaient doucement vers une basse terre proche de la vieille mosquée. Une terre qui débouchait sur une autre encore plus basse, laquelle se jetait cahin-caha dans une étendue désertique à proximité du marais, hors de la ville. C'est là que les eaux usées se déversaient, selon des habitudes aussi ancestrales que naturelles.

Dans chaque maison, il y avait une surface à ciel ouvert, vouée aux ordures et aux déchets, appelée « *zabbala* », dépotoir. Dans chaque dépotoir, un endroit était réservé aux déjections humaines : entendez un terrain ensablé où chacun pouvait se soulager avant que le sable ne fasse le reste.

Quelques fois, on y trouvait un petit coin en forme d'ouverture blanchie à la chaux, qui ouvrait sur un puits profond dont le contenu n'était collecté qu'une fois tous les quatre ou cinq ans.

Par-dessus le dépotoir, on élevait les poules, les canards et les oies. Ces animaux étaient censés éradiquer les scorpions, les cafards, les souris et les lézards susceptibles de pulluler dans cet espace ouvert, que les habitants avaient tendance à éviter en raison de ses odeurs insistantes.

Le dépotoir était situé dans un coin reculé de la maison. Les autres espaces, des chambres rectangulaires et communicantes donnant sur le patio, étaient en grande partie destinés à l'habitation. En général, le patio s'étendait sur une large surface non carrelée ; parfois elle était carrelée, seulement au niveau des parties qui bordaient les portes des chambres. Entre le dépotoir et les lieux de vie, il y avait un endroit pour parquer les bovins, les ânes, les mulets, les chèvres et les chiens. On le recouvrait parfois d'un toit fait de bâtons et de foin. Mais si on ne possédait pas de ces animaux, il restait inoccupé. Non loin de là, on trouvait la cuisine et la chambre à provisions. Cette dernière était un grand espace de stockage aux murs aveugles, auxquels étaient accolées des jarres où l'on entreposait les céréales et l'huile. On y stockait également les aliments dans des coupes et des jattes en porcelaine qu'on mettait sur des étagères en bois ou en branches d'olivier, ou bien dans des bonbonnes couvertes qu'on suspendait à des piquets.

Les entrées des maisons étaient larges et hautes, avec des portails formés de deux vantaux. Celui de gauche comportait une entrée pour les personnes, appelée *khouka*. Ces portails en bois épais et lourd, qu'on poussait non sans effort, étaient ornés de gros clous noirs et d'anneaux qui étaient joints à un cadre entouré de schiste et arqué dans sa partie supérieure. En entrant, on se retrouvait dans un grand préau où était aménagé un coin pour accueillir les visiteurs qui arrivaient de loin.

Dans chaque maison, il y avait un puits pour profiter de cette eau douce et légère, spécifique à notre pays. Ou bien un réservoir d'eau de pluie dont les parois étaient blanchies à la chaux, et dans lequel s'accumulaient les eaux venant du toit, à travers des tuyaux en céramique. Au bout de ces tuyaux, il y avait un filtre métallique qui rétrécissait au fur et à mesure qu'il approchait du réservoir d'eau.

Les maisons de ma ville se ressemblaient toutes, si bien qu'elles paraissaient quasiment identiques, vues de l'extérieur. Ce n'est qu'une fois franchi le pas de la porte qu'on pouvait distinguer une maison de riches d'une maison de pauvres. [...]

L'architecture de nos maisons était conçue de telle sorte qu'elle facilitait l'évacuation des eaux. Celles qu'on utilisait pour les toilettes intimes, la vaisselle, la cuisine, le bain et le ménage allaient dans le sable et le puits du dépotoir. Celles qui débordaient du réservoir d'eau de pluie, parcouraient ruelles, rues et avenues, passaient à travers les fissures de la muraille de la ville, avant de dévaler les terres basses.

Les maisons de ma ville dégageaient une multitude d'odeurs différentes. L'endroit où l'on se soulageait avait ses propres émanations, comme le dépotoir et l'étable avaient les leurs. La cuisine fleurait des parfums innombrables. De la chambre à coucher s'échappaient des effluves d'expiration, de sommeil, de rêves et de cauchemars. Des odeurs chaudes, froides, enflammées, brûlantes, ardentes, tièdes, affectueuse, douces, amères, acides, moites, humides, dures, sèches, fétides, suaves, puantes. Des odeurs qui changeaient, se métamorphosaient et mutaient d'un instant à l'autre, d'une saison à l'autre.

Les matinées sentaient le réveil brutal, avec des odeurs de somnolence, d'excréments et de pets. On essayait de couvrir les sons de ces derniers en élevant la voix, en entrechoquant des verres ou bien en criant sous prétexte de vouloir faire fuir un chat, un chien et une poule. Les bruits du matin laissaient deviner ce qui s'était passé la veille dans ces maisonnées où cohabitaient plus d'un ménage : querelles, altercations, colères et chamailleries, ou bien tendresse, amabilité, affection, galanterie et amour.

Les matinées sentaient également les petits-déjeuners pris sur le pouce, avec des arômes de pain chaud, de beignets, de purées, et de *bsissa* au blé, aux lentilles, aux pois chiches et à l'orge, chargées d'odeurs d'épices. [...]

Vers la fin de l'époque du Protectorat colonial, un jeune homme, l'un des nôtres, rentra à la ville. On le décrivait comme un génie qui avait été pris en charge par les meilleures écoles de l'État pour devenir l'un des plus brillants scientifiques du pays. On disait qu'il avait ingéré une telle quantité d'huile locale que son esprit était devenu extrêmement limpide. Il apprenait par cœur tout ce qu'il entendait et résolvait tous les problèmes qu'il rencontrait. Mais ce garçon était aussi génial qu'attaché à sa ville : il n'oublia jamais l'huile de sa région natale. La capitale, où il avait fait ses études, ne l'avait pas intéressé ; il avait été insensible à ses jolies femmes. Il disait : « Elles n'ont pas d'odeur ». De fait, une fois ses études terminées, il avait fait ses bagages pour retourner parmi nous. On le voyait dans les cafés, parfois au *Palmier*, d'autres fois à *L'Arcade* et d'autres fois encore au *Stade*, mais il n'intervenait presque jamais dans nos conversations.

Il s'était spécialisé dans la construction des canaux et des trottoirs, ainsi que dans la gestion des eaux usées. Un jour, il fut convoqué par les autorités du Protectorat colonial, qui étaient soucieuses de gagner la sympathie de la population après s'être attiré ses foudres. Le jeune génie fut alors chargé d'étudier notre région, en vue d'y faire construire des canaux. Après mûre réflexion, il décida de commencer par sa ville, suivant l'adage : « La charité commence à la maison ». Il l'arpena en long et en large, dessina la carte de ses ruelles, rues, avenues et places, et attribua des numéros à ses maisons.

Son avis était de commencer par la place de la vieille mosquée, puisque c'était le ventre de la ville, lieu de tous les départs et de tous les retours. Quand il commença à travailler, certains fidèles se mirent à affirmer que cette eau artificielle, sortant de tuyaux en plomb, allait éradiquer l'odeur bénite du réservoir d'eau de pluie, propre à la salle des ablutions. Alors les habitants de ma ville se soulevèrent pour défendre l'odeur de leur mosquée : ils agressèrent le jeune homme, brisèrent ses outils, déchirèrent ses feuilles et chassèrent ses ouvriers. Ils jurèrent, par l'odeur de la salle des ablutions, que les canaux ne seraient construits qu'en passant sur leurs cadavres. [...]

Dès l'avènement de l'État indépendant et souverain, les toilettes, les salles de bains et les cuisines de nos maisons furent reliées au système de canalisation. Dans un premier temps, ce service était gratuit puis il devint payant. Même si au début, le montant était dérisoire, il augmenta sensiblement jusqu'à provoquer la colère des habitants. Les agents municipaux se mirent à inspecter les ruelles à la recherche d'une demeure d'où sortirait un peu d'eau, histoire de verbaliser ses habitants. Ces agissements provoquèrent l'indignation générale, et beaucoup menacèrent de boycotter la Société des eaux potables et usées.

Or les habitants de ma ville avaient déjà carrelé les sols de leurs maisons, comblé leurs citernes, enseveli leurs puits et supprimé leurs réservoirs d'eau de pluie. Les rigoles qui traversaient les rues tarirent, ces dernières ayant été goudronnées pour la plupart. A présent, les dépotoirs de sable supprimés, on jetait les poubelles devant sa maison ou dans n'importe quel autre coin vide. Les chats, les chiens errants, les souris et les rats venaient ensuite éparpiller le tout.

La municipalité engagea alors des agents pour nettoyer les avenues et les grandes places. Ceux-ci, lorsqu'ils se déployèrent dans les rues et les ruelles, actèrent leur impuissance. Pour eux, en effet, la situation était intenable : chaque fois qu'une maison se passait de son dépotoir, les poubelles encombraient davantage les rues, avant de se transformer en lieu de reproduction pour les mouches, les moustiques, les cafards et les vers. Elles répandaient ensuite une affreuse puanteur qui attaquait les narines et écœurait l'âme. Les gens de ma ville furent atteints de diarrhées, de nausées, de migraines et de douleurs dans le cou. Leurs visages jaunirent.

En conséquence de quoi, la municipalité recruta, pour une durée limitée, quelques chômeurs à qui on avait promis de trouver du travail en Europe. Elle leur fournit des carrioles qu'ils pouvaient pousser ou tirer. Après quoi, chacun remplissait la sienne d'ordures en état de décomposition, avant d'aller la décharger dans le premier terrain vague, hors de la ville. Or les propriétaires de ces terrains et leurs proches habitants prirent ombrage de ces déversements encombrants d'ordures, ce qui les amena à faire entendre leurs voix plaintives dans des pétitions, sans savoir vers quelle institution se tourner : une délégation se rendit à la municipalité, une autre au commissariat de police, et une autre encore au poste de la garde nationale. Ils attendirent longtemps, sans que personne ne vienne les rencontrer. L'air devint fétide. Les esprits s'échauffèrent. Les visages se fermèrent. L'horizon s'obscurcit.

Les gens racontaient qu'une épidémie était apparue aux extrémités d'un bidonville nouvellement créé. Des infirmiers qui travaillaient dans la seule clinique ouverte, au rythme de deux fois par semaine, et ce pour diriger les malades vers les hôpitaux des environs, révélèrent la présence des symptômes de la peste chez quatre ou cinq individus, lesquels avaient été secrètement confinés dans des chambres. Quand cette information circula, les gens de ma ville eurent une peur bleue. Ils ressentirent une frayeur millénaire contre un ennemi historique ayant, hélas, déjà frappé leurs ancêtres. L'État indépendant et souverain se targuait d'avoir totalement éradiqué cet ennemi, à la faveur d'une politique judicieuse. Mais le voilà de retour ! Les gens, terrifiés à l'idée d'être décimés comme les anciens, se ruèrent sur la vieille mosquée, implorant Allah de leur épargner cette calamité. Ceux qui possédaient une propriété à la campagne s'y réfugièrent pour fuir les odeurs qui empestaient la ville. Une foule encercla le palais municipal en criant :

« Que la peste emporte ce gouvernement de merde ! »

Certains, craignant de prononcer le dernier mot de ce slogan, le remplacèrent par « d'hypocrites », sans succès.

C'est alors qu'on vit des camions-citernes arroser les murs d'un liquide lactescent. Cette opération, réitérée à maintes reprises, calma les esprits. Les amoncellements de poubelles furent acheminés vers des décharges éloignées, à proximité du marais. Lorsqu'on y mit le feu, une épaisse fumée enveloppa la ville, éradiquant les mouches. Des équipes sanitaires intervinrent pour vacciner la population contre le choléra. Pour gérer les déchets, des camions municipaux bâchés, sur lesquels on pouvait lire en lettres vertes « Ensemble pour un environnement sain », distribuèrent aux habitants des sacs en plastique. Certains, soulagés, disaient : « Cet État ne nous a jamais montré

autant de sollicitude ». D'autres leur répondaient : « Si vous y avez échappé, c'est parce que la saison touristique approchait. »

